Document generated on 08/26/2024 11:40 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Portraits d'hommes

Linda Leith, *Un amour de Salomé* (traduit de l'anglais par Agnès Guitard), Montréal, XYZ éditeur, 2002, 230 p., 23 $.

Jeffrey Moore, *Captif, de roses enchaîné* (traduit de l'anglais par Ivan Steenhout), Montréal, Pleine Lune, 2001, 470 p., 28,95 $.

Neil Bissoondath, *Un baume pour le coeur* (traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné), Montréal, Boréal, 2002, 412 p., 29,95 $.

Hélène Rioux

Number 111, Fall 2003

URI: https://id.erudit.org/iderudit/37789ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Rioux, H. (2003). Review of [Portraits d'hommes / Linda Leith, *Un amour de Salomé* (traduit de l'anglais par Agnès Guitard), Montréal, XYZ éditeur, 2002, 230 p., 23 $. / Jeffrey Moore, *Captif, de roses enchaîné* (traduit de l'anglais par Ivan Steenhout), Montréal, Pleine Lune, 2001, 470 p., 28,95 $. / Neil Bissoondath, *Un baume pour le coeur* (traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné), Montréal, Boréal, 2002, 412 p., 29,95 $.] *Lettres québécoises*, (111), 26–27.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Linda Leith, *Un amour de Salomé* (traduit de l'anglais par Agnès Guitard), Montréal, XYZ éditeur, 2002, 230 p., 23 $.
Jeffrey Moore, *Captif, de roses enchaîné* (traduit de l'anglais par Ivan Steenhout), Montréal, Pleine Lune, 2001, 470 p., 28,95 $.
Neil Bissoondath, *Un baume pour le cœur* (traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné), Montréal, Boréal, 2002, 412 p., 29,95 $.

Portraits d'hommes

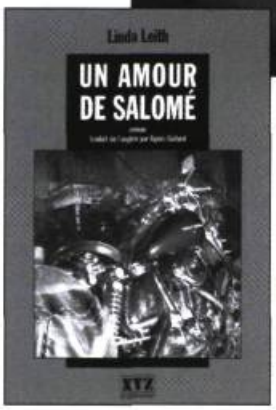
Les hommes sont multiples, et la galerie des portraits de l'humanité au masculin en contient d'innombrables types. En voici trois, le pitoyable don Juan des banlieues, l'attendrissant amoureux transi et l'attachant survivant.

TRADUCTION | HÉLÈNE RIOUX

DANS SON ROMAN *UN AMOUR DE SALOMÉ*, Linda Leith a choisi de nous présenter un escroc à la petite semaine, gigolo sur le retour qui profite de la crédulité des femmes qu'il méprise.

LE DON JUAN DES BANLIEUES

Notre séducteur à la noix s'appelle Vince Carlson. Il est également connu sous divers autres noms — par la police, notamment. Il vient d'hériter de sa mère (il n'a pas connu son père, et son beau-père est un de ses cauchemars récurrents) la somme de cent quatre-vingt-six mille dollars et vingt-trois sous, ce qui ne fera pas de lui un citoyen honnête pour autant, la malhonnêteté étant chez lui une seconde nature. Un beau matin d'été, chevauchant sa rutilante Harley-Davidson, il fait irruption à Pointe-Claire, une banlieue de l'ouest de Montréal, comme un coq atterrit dans une basse-cour. Il a loué la maison — meublée — de Sal Schleiermacher, une violoncelliste partie travailler un an en Europe. Mais il n'a évidemment jamais eu l'intention de payer le loyer.



Il jette pour commencer un coup d'œil aux « p'tites dames » d'âge mûr qui nichent aux alentours. Les femmes mûres ont depuis toujours sa préférence. Elles sont souvent mariées, donc sa liberté n'est pas menacée, et elles ont de l'argent. Les pauvres, bien sûr, ne l'intéressent pas. Et, surtout, elles s'ennuient tellement. Il s'agit juste de mettre un peu de piquant dans leur monotone existence.

Voici d'abord Madeleine, une voisine, la quarantaine timide, un peu lourdaude et très naïve, le cœur sur la main. La séduire se révélera un jeu d'enfant. Puis, voici Carrie, l'agente immobilière qui s'étiole entre un mari à qui elle n'a plus rien à dire et trois ados qui n'ont rien à lui dire. Faire sa conquête ne devrait pas être non plus une tâche trop ardue. Ensuite, il jette un coup d'œil aux possessions de Sal, fait main basse sur tout ce qui a une certaine valeur et refile le tout à un revendeur de sa connaissance.

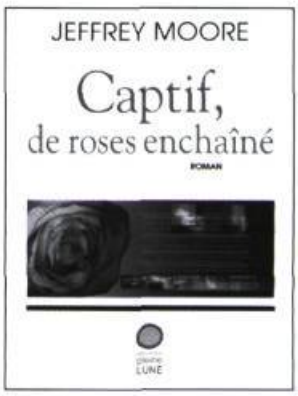
Tel est le personnage. Tout au long du roman, nous le verrons poser ses filets et piéger ses victimes. Pour l'une, il est un homme d'affaires qui vient de se faire faucher son portefeuille. Elle lui prête neuf cent cinquante dollars qu'elle ne reverra pas. Pour les autres, il est un peintre à la recherche du modèle féminin idéal. Elles se mettent à saliver, rêvant d'incarner la muse. Parfois, les victimes sont d'ailleurs si bonasses qu'on a de la peine à éprouver de la compassion pour elles.

Certains épisodes de la minable vie de Vince Carlson défilent, enfance, adolescence, fugue, premières expériences de gigolo, séjour en prison, nouvelles exactions, fuites et poursuites. En même temps, il trouve le journal intime de Sal et le lit sans vergogne. Nous apprendrons ainsi à la connaître.

Si une chose pouvait le sauver, le rendre peut-être un peu moins antipathique à nos yeux, ce serait l'amour inconditionnel qu'il nourrit envers la cantatrice Jessye Norman, amour qui ressemble à une recherche désespérée de pureté et d'absolu. Mais, vraiment, cela ne suffit pas. Et quand Salomé — Sal — rentre de voyage, on comprend qu'une femme aura enfin sa tête. Et on se réjouit.

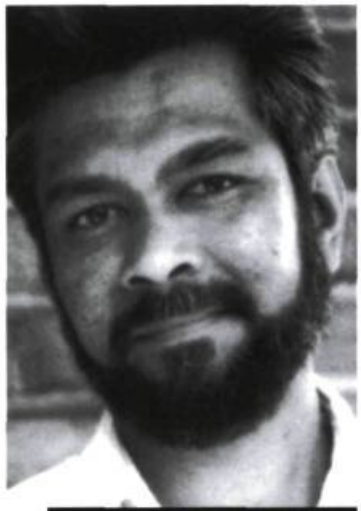
L'AMOUREUX TRANSI

L'amoureux transi présenté par Jeffrey Moore dans *Captif, de roses enchaîné* (roman grâce auquel il a remporté le Prix littéraire du Commonwealth) est d'un tout autre genre. Jeremy, un professeur d'université, a le coup de foudre pour une femme aperçue dans un cinéma, puis dans une station de métro et, pour finir, dans une rue sordide de Montréal où il va illico louer un taudis pour être près d'elle. En fait, par certains traits de caractère — sa candeur, sa ténacité, son aveuglement, son romantisme —, il rappelle le Chevalier à la triste figure épris de Dulcinée.



Dulcinée, en l'occurrence, s'appelle Milena. Elle est fuyante, imprévisible, paumée. Il est acharné, très prévisible, paumé aussi. Tout le mal vient, semble-t-il, d'une page de livre que son « oncle » Gerard lui a donnée quand il avait douze ans, qui parlait de Shakespeare, de Shakhtyorsk, une ville d'Ukraine, et de Shakuntala, une princesse de la mythologie hindoue, page censée représenter son destin. (Gerard était en réalité l'amant de sa mère. Jeremy, comme Vince Carlson, n'a pas connu son père et a détesté son beau-père.)

Muni de sa carte (du Tendre ?), notre attendrissant Jeremy étudiera puis enseignera donc l'œuvre de Shakespeare (le roman est également une critique caustique du milieu universitaire), logera chez d'adorables Ukrainiens et prendra Milena pour sa princesse. En 469 pages de délire (certains passages sont d'ailleurs hilarants de surréalisme), il poursuivra inlassablement sa chimère dans les bars et les cafés de Montréal, une clinique psychiatrique des Laurentides, sans jamais réussir à percer son mystère. Et quand il croira enfin la tenir, comme l'oiseau rebelle de *Carmen*, elle s'envolera.



NEIL BISSOONDATH

L'action se passe à Montréal, mais la traduction est truffée d'expressions (« Ça ne mange pas de pain » (p. 44), « Elle me botte » (p. 301) et de mots qui ne sont jamais utilisés ici (« essuie » (p. 92) pour « serviette », « sous-tasse » (p. 266) pour « soucoupe », « bâtons » (p. 357), pour « dollars », sans parler de l'« avertisseur », qui lui sert de sonnette, des « œufs à la diable » qu'il prépare le matin et du « dessus en peau de léopard » que porte une jeune fille aux « doigts teints en rouge »). La liste s'étire hélas interminablement, ce qui donne à cet excellent roman une atmosphère peu convaincante, totalement artificielle, et surtout pas montréalaise.

LE SURVIVANT

Le personnage proposé par Neil Bissoondath dans *Un baume pour le cœur* est de loin le plus humaniste sinon le plus « humain » des trois. Le plus attachant, sans aucun doute.

Professeur d'université lui aussi, mais désormais à la retraite, taciturne, mélancolique, Alistair Mackenzie est obligé d'aller vivre chez sa fille après qu'un incendie a détruit sa maison. Isolé dans son monde par des problèmes de surdité — il ferme souvent son appareil —, de langues — il est irréductiblement anglophone et sa fille est mariée avec un francophone, leur enfant ne parle que le français —, et de mémoire — il a parfois des absences qui le terrifient —, il fera un retour sur lui-même qui, au bout du compte, se révélera des plus bénéfiques.

Après avoir acheté une plume et du beau papier qu'il a l'intention d'offrir à sa fille à l'occasion de Noël, il se met à écrire sa vie. La guerre, la justice et l'amour sont parmi les thèmes abordés, avec une rare lucidité, par le biais des épisodes les plus marquants de son passé : sa participation à la Seconde Guerre mondiale, la rencontre avec sa « chère Mary », les années qu'ils ont partagées, son amitié avec l'écrivain Dan Mullen, une sordide histoire de dénonciation à l'université, une autre de réfugiés bosniaques témoins de toutes les horreurs. La vieillesse et ses maux (le déclin de la santé mentale de sa sœur Ruth-Ann, notamment), les problèmes de communication entre parents et enfants en sont d'autres. Je parlais de lucidité. Elle est omniprésente sans, heureusement, masquer la délicatesse des sentiments. Ni l'espoir dont le cœur, à la fin du roman, bat toujours.

On a envie de dire merci.